

Jean-Michel Mayer

« Car né de voyages »



Edilivre



## Fugacité temporelle

Réveil. Debout. Café. Jogging. Étirements. Frapper mon sac de cuir avec les pieds, les poings, les coudes et les genoux. Évacuer la colère. Méditation : retour au calme. Douche.

Lecture du journal : infos locales des Alpes-Maritimes, pathétiques. Certaines villes sont mortes, sinistrées, sales et sans avenir. Infos nationales et internationales, anxiogènes, dramatiques. Petit déjeuner.

J'allume mon ordinateur. Courriels. Réponses. Téléphone. Négociier, aguicher comme une pute : « regardez comme mes spectacles sont beaux et bien foutus ! » Relances, mendier comme... ce que vous voudrez : « donne-moi argent que tu me dois, pour payer salaires et factures, s'il-vous-plait, donne-moi argent ».

Devis. Factures. Déclarations et calcul des charges sociales. Fiches de paie, contrats. Comptabilité, vive Excel !

Pause-déjeuner. Infos en continu ou évasion dans un pays lointain sur une chaîne lointaine.

Reprise. Vocalises. Guitare. Chant. Répéter et travailler des textes pour être prêt, au cas où. Pause. Thé. Contemplation sur les chevaux du voisin, les oiseaux du jardin. Calme. Sérénité. Admirer, vivre et apprécier l'instant.

Ordinateur. Écrire, pour ne pas mourir ? Relire. Corriger. Ciseler. Satisfait ? Stop ! Je ferme mon ordinateur.

Télé. Talk-show. À voir ces chroniqueurs si souvent dans mon salon, j'ai l'impression qu'ils me parlent plus que le reste du monde. Alarme. Médicament : anxiolytique.

Repas, léger. Fatigue. Il est temps. Somnifère. Lecture, ou pas. Demain sera un autre voyage du quotidien.

# Voie sans issue

## Chapitre I

Je me suis senti bien seul en ce mercredi 13 septembre 1972. J'avais neuf ans onze mois et trois jours. C'était la veille de la rentrée des classes. J'étais au milieu de la cour d'un pensionnat, tenant d'une main ma valise qui renfermait quelques affaires. Je me suis senti seul et abandonné, malgré tout ce monde qui allait et venait. Personne ne me prêtait attention, un gamin parmi tant d'autres. Certains enfants pleuraient dans les bras de leurs parents. J'étais apeuré et quand bien même une larme aurait perlé sur ma joue, que personne n'aurait été là pour l'essuyer et me rassurer.

C'est ce jour-là qu'elle fit son apparition pour la première fois, nichée au plus profond de mes entrailles. Elle est depuis une compagne de voyage avec laquelle j'ai appris à cohabiter. Rares sont les jours où elle laisse sa place, elle est omniprésente. Cette « boule au ventre » n'est qu'un amalgame de nocives émotions, amplifiées par certains épisodes douloureux d'une vie où ma sensibilité à fleur de peau, parfois confondue, à juste titre, avec de la

susceptibilité, fut mise à rude épreuve. Dans mon imaginaire débordant, je l'ai toujours considérée vivante. Je la sens tourner sur elle-même, à l'intérieur. Je la visualise à tel point que je suis capable de définir exactement sa position et son sens de rotation.

Que cette cour d'école inconnue était grande. Je me trouvais minuscule dans l'immensité de ce désert bitumé. J'entends encore, aujourd'hui, résonner dans ma tête le piaaillement des hirondelles se regroupant sur les fils électriques ou dans les platanes qui commençaient à prendre leur parure d'automne. Depuis ce jour, j'ai en horreur ces volatiles criards. Ce sont de bons augures au printemps, mais en cette fin d'après-midi mélancolique ils me renvoyaient à ma profonde solitude : eux, allaient partir ensemble, pas d'oisillon laissé au bord de la route. Pour ne plus jamais entendre leur cri strident, le jour où, adulte, j'ai commencé à travailler je suis toujours parti en vacances au mois de septembre. À mon retour ils sont déjà loin.

L'heure avançait, les parents partaient, la nuit tombait. À la sonnerie, tous les pensionnaires se sont mis en rang par deux aux endroits indiqués par une voix nasillarde qui crachait ses ordres par haut-parleurs. Les surveillants, fiers de leur autorité, demandaient sans cesse le silence. Je ne comprenais pas bien ce qui se passait, j'essayais de récolter quelque information. Je n'avais que le mutisme de mes « codétenus » comme seule réponse, effrayés des réactions soudaines et parfois brutales de nos gardiens. En 1972, les coups de pieds au cul et les grandes claques dans la nuque étaient autorisés, voire encouragés. Le châtiment corporel était d'usage dans ce pensionnat, nul n'y trouvait rien à redire. Sauf peut-être les élèves. Je n'ai pas souvenir que l'on

m'écouta lorsque je m'en suis plaint...

Je pense avoir fait le tour de tout ce qu'il y avait en stock à cette époque : me faire taper sur le bout des doigts serrés avec une règle plate. Gros malin que j'étais j'ouvrais la main juste avant l'impact. J'ai donc toujours eu droit à plusieurs essais de la part de celui qui tenait l'arme, jusqu'à ce que je tienne mes doigts bien serrés. Le tirage des oreilles à l'horizontale, vers la droite ou la gauche en fonction du bras directeur de l'abruti préposé à me bousiller les lobes auriculaires. À la verticale également, beaucoup plus drôle pour tout le monde, car pour éviter d'avoir l'impression de que l'on m'arrache l'oreille j'étais obligé de suivre une trajectoire descendante pour finir par terre.

Les joues étaient l'endroit préféré de l'un de ces tortionnaires assermentés. Il en pinçait une, ou deux selon son humeur, entre son pouce et son index et me secouait la tête dans tous les sens. Là aussi j'étais obligé de suivre les mouvements rotatifs du bras de mon bourreau, si je ne voulais pas arriver à voir mon cul sans avoir besoin de miroir. Ce qui amusait un autre de ces joyeux boute-en-train, c'était de me serrer et me tordre le nez entre son index et son majeur repliés.

Il y avait aussi dans tout ce florilège de mauvais traitements : la mise à genoux. Progressive dans la douleur. Premier niveau : simplement à genoux pendant de très longues minutes, je n'étais pas trop mauvais. Deuxième niveau, j'excelsais aussi sur ce palier intermédiaire : il me fallait mettre, en plus, les mains sur la tête. Ça pouvait durer une bonne heure. Troisième niveau : le plus douloureux. Les mains sur la tête, à genoux sur un triple décimètre carré, en fer ou en bois. Plus d'une fois je retins mes larmes et serrai les mâchoires. Je

n'ai jamais rien lâché, même au bout de deux heures.

Cette école catholique me faisait douter de la compassion de cette religion. J'avais vraiment mal au culte. La marque de la règle incrustée dans mes genoux mettait plusieurs jours à s'estomper. À dix ou onze ans on cicatrise vite...

Parfois, elle n'avait pas le temps. J'étais, en effet, un enfant légèrement actif, et prompt à faire la première connerie digne d'intérêt. J'ose espérer que pour mes vieux jours mes genoux me pardonneront cette maltraitance quasi hebdomadaire. Les punitions étaient toujours disproportionnées à la bêtise faite. En ce début des années hippies l'enfant n'était pas roi dans l'enceinte de cette institution religieuse. Même si les traits de mon visage étaient fins, on m'associait à un démon plutôt qu'à un ange.

J'avais besoin d'attention... Uniquement.

## Chapitre II

Dans un silence de plomb, nous sommes tous entrés dans le hall du bâtiment principal. Un large escalier montait vers les étages. Nos pas irréguliers résonnaient comme dans une cathédrale. Une fois passé le premier étage, nous sommes arrivés aux dortoirs. Quelle vision, quelle angoisse. Tout n'était que laideur et tristesse. Une grande pièce unique, avec quelques piliers carrés, dans laquelle se trouvaient, alignés sur quatre rangées, une cinquantaine de lits. Au fond, contre le mur, des armoires en fer. Le premier tiers des murs, à partir du sol, était gris, ensuite jusqu'au haut plafond ils étaient blancs. Les lits, en fer, étaient séparés les uns des autres par une table de chevet, en fer également.

La vue que l'on avait des quelques fenêtres donnant sur la cour de récréation, était brisée par des barreaux. En regardant au travers de l'une d'elle, j'ai vu le grillage qui clôturait la cour de récréation éclairée par quelques pâles lumières. Il était haut de plusieurs mètres, surmonté de fils de fer barbelés. Qu'avais-je bien pu faire pour me retrouver dans ce qui me paraissait, du haut de mes presque dix ans, être une prison ?

D'autant que, je l'appris plus tard, le maillot de l'équipe de foot de l'école était fait de rayures horizontales jaunes et noires comme les Dalton, ça ne s'invente pas !

Cette première nuit j'ai pleuré, en silence. Mordant l'oreiller pour qu'aucun son ne s'échappe de ma bouche. Je n'étais pas le seul dans ce cas-là, mais certains n'arrivaient pas à retenir leurs sanglots sans faire de bruit. L'orgueil et la fierté venaient de faire leur apparition dans la panoplie d'armes de protection massive que la vie mettait à ma disposition.

Le réveil matin était toujours agressif de la part de nos surveillants. Ils devaient y trouver un certain plaisir. Pour les plus récalcitrants, c'est-à-dire ceux qui comme moi avaient beaucoup de mal à se tirer du lit, le réveil était brutal. Le pion secouait le lit en l'empoignant par les barreaux. Mes vingt-cinq kilos n'avaient aucune chance face à cette tempête matinale. Dans le meilleur des cas je m'accrochais au matelas, sinon je finissais au sol ou alors ma tête allait faire un câlin forcé à la table de nuit en fer. Elle avait les joues froides.

Si, certains jours, j'avais du mal à me lever c'est parce que je dormais peu. J'ai toujours eu beaucoup de difficultés à m'endormir. Parfois je mettais de grand coup de tête dans

les barreaux du lit, espérant ainsi m'assommer. J'ai eu des bosses et des maux de tête, mais rarement la visite du marchand de sable. Ces mauvaises nuits faisaient de moi, de temps à autre, un dormeur diurne. Pour ne pas éveiller les soupçons de mes professeurs, je développais des techniques basées sur mon influx nerveux. Je savais que mes jambes bougeaient, seules, sans arrêt y compris la nuit. Je me suis dit qu'il en était peut-être de même pour d'autres parties de mon corps. En cours, lors d'un interminable et rébarbatif exposé d'un prof qui s'écoutait parler, plutôt que de nous enseigner quelque chose digne d'intérêt, j'ai tenté l'expérience. Appuyé sur mes coudes, j'ai posé ma tête dans le creux de mes mains. J'ai placé un crayon entre mon index et mon majeur dont je faisais bouger l'extrémité avec mon pouce, volontairement au début. Puis, j'ai commencé à m'endormir et mon trop plein nerveux prenait le relais.

Je ne contrôlais pas le mouvement oscillatoire du crayon, je ne dormais pas non plus profondément, je me reposais et récupérais un peu. Ma nervosité excessive m'a souvent été néfaste, mais dans des cas comme celui-ci elle fut d'une redoutable efficacité. Je réitérais ces micro-siestes, quelque fois, les lendemains des nuits où le sommeil était parti voir ailleurs.

Les journées dédiées aux activités physiques me permettaient de m'endormir rapidement. J'essayais donc, le soir, entre la fin des cours et l'heure du repas, de jouer au foot dans la cour de récréation. C'était plus pour courir dans tous les sens avec comme objectif de m'épuiser, que de donner un quelconque intérêt à ce sport que je trouvais, à tort ou à raison, un peu stupide. Lorsque je ne jouais pas je restais seul, caché dans un des nombreux recoins qu'offrait

le pensionnat. Renfermé sur moi-même avec des idées sombres. Je ne comprenais pas pourquoi j'avais besoin d'être à proximité de la meute, sans toutefois vouloir l'intégrer. J'ai su, presque quarante ans plus tard, que ce fut le début de ma dépression, qui deviendra chronique. Ces soirs-là étaient synonymes de nuits blanches. Mon esprit était toujours sur le qui-vive, j'étais fatigué de penser. Je me posais sans cesse les mêmes questions qui restaient sans réponse. J'essayais de comprendre pourquoi, de donner un sens à ce qui m'arrivait. Dans mon éducation judéo-chrétienne la culpabilité en était la pierre angulaire. J'étais donc coupable d'être moi. Pour un enfant cela n'a aucun sens.

Pendant l'une de ces nuits cauchemardesques sans rêve, mes pensées se sont portées sur mes trois sœurs. Soudain mon cœur s'est emballé, une bouffée de chaleur a envahi mon corps. Je ne me souvenais plus du prénom de ma petite sœur ! J'ai cherché, réfléchi, torturé mon esprit pour y parvenir. Rien n'y fit. J'avais oublié, perdu son prénom, il s'était effacé de ma mémoire immédiate. Pour m'en souvenir quand j'en avais besoin, j'utilisais un moyen mnémotechnique. Cette séparation forcée d'avec ma famille gommait certaines parties de son existence. Je commençais à en avoir assez de ne jamais être chez moi. La colère, déjà présente en moi, ne fit que s'amplifier.

### **Chapitre III**

Tous les lundis matin lorsque mon grand-père m'emmenait à l'internat, j'attendais la voiture près du portail de la maison et je paraphrasais Jean de la Fontaine.

La phrase la plus connue de la laitière et le pot au lait c'est « adieu veau, vache, cochon, couvée », pour moi ça donnait : « adieu tilleul, maison, cyprès, oliviers »...

Cinq ans. Pendant cinq ans je suis resté pensionnaire. À quinze ans j'avais passé un tiers de ma vie loin de chez moi. Cette maison qui ne se trouvait qu'à huit kilomètres. Les distances sont relatives, je suppose qu'à dix ans un kilomètre doit être plus long qu'à quinze ou vingt ans. Ce pensionnat était dans la ville où toute ma famille travaillait et où mes sœurs allaient dans une école qui se trouvait à moins de trois cents mètres de la mienne. Une famille que j'ai souvent assimilée à une sorte de navire, duquel le commandant de bord m'a donné le sentiment que l'on m'avait jeté par-dessus bord pour qu'il continue de flotter. Sans gilet de sauvetage, j'ai bien failli me noyer plusieurs fois. Dans mon esprit cette demi-décade ressemble à un bloc uniforme, sans couleur ni saveur, si ce n'est de l'amertume.

J'étais turbulent, légèrement insolent et relation de cause à effet, très souvent puni et accumulateur compulsif d'heures de colle à l'école. Petit retour en arrière pour comprendre mon « hyperactivité » : à six mois on trouve que je suis un peu plus blanc que la normale, et surtout que même assis je ne me tiens pas droit. Ma tête a tendance à m'entraîner vers le sol, je m'apparente plus à une poupée de chiffon qu'à un enfant en bon état.

Nous sommes au début des années soixante, la médecine n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui. On me traite avec un produit à base de fer. Surdose, mauvais karma allez savoir.

Toujours est-il que le traitement à raté, ou trop bien marché. Je suis devenu surexcité ! Ma mère n'a pratiquement plus dormi pendant 3 ans. Les nuits sont